

L'avenir de la chanson

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 21

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207813>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

constances. Celui-ci se distingua par la péroraison que voici :

« Sire ! si vous jetez les yeux sur les armoiries de notre ville, après l'immortelle devise qui constate sa fidélité envers Dieu et son roi, vous y lirez deux mots que vous me permettez de vous expliquer : *ulinam remora*. Le remora est un petit poisson qui s'attache aux vaisseaux et les empêche de continuer leur marche. Eh bien, majesté, que votre bonne ville d'Evian soit un remora pour vous ! »

A ces mots, le monarque sourit, car je ne crois pas qu'il eût jamais entendu une flatterie aussi originalement exprimée et aussi délicate.

* **Théâtre.** — Cette fois, c'est bien la fin de notre brillante saison d'opérette. Encore trois représentations, et nos excellents artistes nous feront leurs adieux. Nous ne les reverrons que dans deux ans ; et seront-ils tous là ?

Demain soir, dimanche, seconde de *Rip*, 4 actes délicieux de Robert Planquette. — Mardi 30 et mercredi 31 mai, *La Fille du Tambour-major*, d'Offenbach, une opérette dont le succès fut immense.

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Il y a tisane et tisane.



Une amusante aventure s'est produite récemment dans une petite épicerie-droguerie d'une ville du canton : C'était le soir, quelques instants avant la fermeture du magasin. Le patron, appelé à une réunion électorale, s'en était allé, laissant à son employé, un jeune homme quelque peu étourdi, le soin de servir les rares clients attendus.

Arrive une brave femme.

— Vous désirez ? s'informe le vendeur.

— Un paquet de « thé pectoral » pour faire transpirer. J'ai là, fit-elle en se frappant la poitrine, un rhume qui ne veut pas passer.

Le jeune homme ouvre un tiroir, remplit le cornet et le remet à l'acheteuse avec un aimable sourire.

— Combien faut-il en prendre à la fois ? s'enquiert la cliente.

— Au moins trois bonnes tasses, pour que ça fasse effet. Et surtout rester bien couverte, au lit, sans bouger.

Le lendemain matin, à la première heure, le droguiste voit une femme tout émotionnée faire irruption dans son magasin.

— Mon Dieu, monsieur, que m'a-t-on donné chez vous ? Je suis empoisonnée !!! J'ai acheté un paquet de « thé pectoral » ; j'en ai pris hier soir trois tasses, comme on m'a recommandé. Avec ça, je pensais transpirer. Ah ! ouiche ! Pas moyen ! Je n'ai pas eu le temps. De toute la nuit je n'ai pu rester cinq minutes au lit. Il m'a fallu courir tout le temps !

Le pharmacien, abasourdi, ne comprenait rien. Il ne répondait pas... ce qu'il n'eût du reste pu trouver le temps de faire, l'eût-il voulu.

— Mais regardez donc ? continua sa prolixité interlocutrice, en lui tendant ce qui restait du paquet acheté la veille. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir ?

Et le pauvre homme, anéanti, constata qu'en son absence, l'étourdi jeune homme s'était trompé de tiroir et avait donné au lieu du « thé pectoral » de la « Tisane purgative Merveilleuse ». Il expliqua la chose de son mieux et se confondit en excuses.

La femme, on le conçoit, prit plutôt mal la chose ! Ce fut un flot de reproches et de menaces, une avalanche de récriminations ; une description métaphorique et réaliste des troubles causés par cette médication intempestive, et des souffrances endurées par la pauvre victime ;

bref, des lamentations à faire pâlir celles du malheureux Jérémie.

— Il l'a fait exprès ! ne se lassait-elle pas de répéter. J'en suis sûre ! Et pour mieux se moquer de moi il m'a encore recommandé, la canaille, de bien rester au lit... sans bouger !

BERT-NET.

* **Au Kursaal**, nous avons eu, jeudi, les deux dernières de *Rien ne va plus* !, l'amusante revue annuelle. Ce fut la clôture de la saison d'hiver.

Vendredi prochain, s'ouvrira la saison d'été avec *The Royal Biographe*, un cinéma de tout premier ordre, qui attirera foule à Tivoli.

QUEMET DZEBIET FASAI

PO NE PAS SÈ FÈRE BRAMA

DZEBIET l'amâve bin fère vigaitse. Medzive salâ et l'avâi onna sâi de la mêtsance. Quasu tote lè veillie, se on voliâve lo vèrè faillâi allâ ao *Tsevu bllianc*, iò djuvessâi âi cartes, à clli tonnerre de yasse et l'annouêve cheteuque, lè z'asse, et tot lo diabllo et son train. L'ètai adî lî que fasâi la derrâire man et que l'avâi lo premi bu son verro. Faillâi l'ouère : l'avâi adî la leinga ao mor. La sadze fenna que lâi avâi copâ lo fi quand l'avâi ètâ fé, n'avâi pas robâ sa dzornâ. Quand la minè sounâve, faillâi retorna à l'ottò et, ma fâi çosse l'ètai onn' autre tsanson ; por cein que sa fenna, la *Dzebietta*, l'avâi assebin onna leinga dau serpeint, rasserria ao tot fin, et que... lo pouôro Dzebiet ein ouâ. L'ètai on prîdzo bin pe grand que stisse dau djonno, cein recoumeincive adî, quemet onna mola de molâre, ressiève, ringuâve, segneulâve, ritoulâve et trioulâve tota la né. Cein lâi manquâve jamé.

Onna né, Dzebiet qu'ètai restâ prau tâ pè lo *Tsevu bllianc*, quand l'a vu que la resse coumeincive, fâ dinse à la *Dzebietta* :

— Di donc, attiutâ vâ... i'è trovâ oquie !

Lo prîdzo s'arrête asse franc...

— Qu'a-to trovâ ? so lâi dit sa fenna.

— Lo tè deri dèman matin se te dépuste pe rein.

— Que na, dis-mè lo ora ?

— Na, na, dèman matin.

Et la fenna l'a bi zu miaulâ po couchî savâi oquie, rein lâi a fé, pas mè qu'onna caille d'osi su on tsiron de fèmé. L'a bo et bin falîu sè quaisî et laissî ronfliâ mon Dzebiet tant qu'au sèlâo lèveint.

Adan lo matin, la Dzebietta, tot ein douteint sa bèguina et ein metteint sè caleçon — dâi caleçon quemet l'an lè fenne orâ, feindu dèvant et derrâi — ie fâ dinse :

— Ora, dis-mè que l'è que t'a trovâ hier à né.

— Eh bin, so repond Dzebiet que betâve son bounet à moutset dèso lo coussin, i'è trovâ que fasâi bin pe galé ao *Tsevu bllianc* qu'à l'ottò quand te lâi ronno.

MARC A LOUIS.

L'AVENIR DE LA CHANSON

L'*Echo du Nord*, grand journal politique, littéraire, industriel et commercial, qui se publie à Lille, a demandé aux chansonniers leur sentiment sur *l'avenir de la chanson*. La plupart ont répondu, parmi les plus en vogue, ainsi Xavier Privas, Th. Botrel, Jehan Rictus, Yvette Guilbert, Yann Nibor, et aussi notre ami et collaborateur Pierre Alin, un Suisse toujours, celui-là, en dépit de la marque bien française de son esprit.

Voici ce que dit, à son sujet, *l'Echo du Nord* :

« Dans cette consultation, M. Pierre Alin fait entendre la voix autorisée d'un jeune et d'un ardent. Il est le Benjamin des chansonniers. Poète et vrai poète dont on a remarqué, malgré la surproduction quotidienne, le volume de vers

Au long des Heures, il est, en outre, compositeur et chanteur.

» Les amateurs de bonne musique et de belles œuvres connaissent et applaudissent volontiers des mélodies comme « Les Cloches », « Près d'un Berceau », les « Marchands de Fleurs », le « Forgeron », les « Vendanges d'Octobre », toutes pièces où se révèle une exquise sensibilité au service des plus beaux dons. M. Pierre Alin voit bien où est le mal, mais il garde ses espoirs. »

Et voici également la réponse de Pierre Alin :

« Crise de la chanson ? Evolution ? Décadence ? Je ne sais et ne me sens guère l'âme d'un prophète. Mais je n'en suis pas moins persuadé de tout le pitoyable de son niveau actuel. A quoi cela tient ?

» Veulerie de goût du public, des directeurs ou tenanciers et surtout au fait qu'elle est un refuge à trop de déchets, d'incapables, exerçant un métier — en somme — plus méprisable que beaucoup d'autres.

» Mais, avouons aussi que le public n'est pas fier !

» Il n'y a, actuellement, plus d'« art » de la chanson ; mais Paris a de véritables fabriques alimentant incessamment la ville et la province de laideur, de bêtise et d'obscénité.

» Certes, je crois à un art éducatif, — il y a toujours une éducation du goût à faire, — mais sans pédanterie, sans tendance. L'artiste n'a pas à endosser, de parti pris, le rôle d'un prédicant, d'un moralisateur. Son premier devoir est d'avoir du talent est d'être un sincère.

» Joyeuse, puissante, tragique, mélancolique, enthousiaste ou philanthropique, la vie est assez diverse pour qu'on puisse la chanter sous toutes ses formes.

» On continue à prétendre que le public veut du « gros », de l'idiote ou de la saleté. Mais quels peuvent être ceux qui ont intérêt à maintenir cette légende, sinon ceux qui en vivent ?

» Quant au peuple, au vrai, je l'aborde toujours — quant à moi — avec infiniment de plaisir ; je suis sûr qu'il comprend et je ne puis que répéter ici ce que j'ai dit tant de fois déjà : « Ses instincts émotifs sont d'origine beaucoup moins basse qu'on se plaît à le dire. » Mais le vrai peuple est difficile à atteindre. »

» PIERRE ALIN. »

A peu de chose près, c'est là aussi l'avis de Jehan Rictus et d'Yvette Guilbert :

« La chanson populaire est morte, dit le premier : les conditions de la vie industrielle l'ont tuée et elle ne renaitra pas, tant que ces conditions persisteront.

» La chanson d'amour et la chanson bachique ne peut jaillir et vivre que si le peuple est gai et s'il a des loisirs, et aussi, et surtout, s'il a des tonnelles, des arbres, des jardins, et s'il peut boire du vin non frelaté.

» L'existence dans les usines, les filatures, les grands magasins et les mines, fait de l'homme et de la femme des automatés. Toute joie y est morte d'avance.

» Reste le peuple pastoral. Mais les champs se sont également industrialisés... Le paysan, à l'aide de machines, cultive des étendues immenses sans presque de serviteurs ou de main-d'œuvre. Livré également à un labeur exténuant, où voulez-vous qu'il prenne le temps et comment voulez-vous qu'il prenne le goût de chanter ?

» La France tout entière est vouée au « beuglant » et à l'alcool. C'est la seule réaction que l'esprit populaire trouve contre le travail abrutissant et intensif. Vous n'y ferez rien, ni moi non plus, et je ne puis dire où nous allons. »

Et Yvette Guilbert :

» Oui, dit-elle, la chanson de France est en décadence, à cause de la production simplement « parisienne » et de musique-hall.

« ... » Oui, « je crois » et « je travaille », depuis onze années à la « renaissance du genre dans le sens éducatif et populaire ». J'ai fondé une école pour lutter pour la belle cause et je viens de faire, ces jours-ci, « la plus belle tournée de toute ma carrière », avec seulement de très, très vieilles chansons de France « du XIII^e au XVIII^e siècle. » Le succès fut colossal, triomphal !

» Je dois dire que je n'ai point chanté dans des music-halls, mais dans des théâtres et salles de concert, où un public admirable, distingué et charmant « acclama » nos vieilles chansons. Mais les directeurs des music-halls « déçoignent » aux artistes ces jolies choses ! Alors ?... »

Oh ! mais, quelque tristes que soient ces constatations, ne nous livrons pas trop à la désespérance. La chanson est malade, soit, mais morte, non. La chanson est immortelle ; elle triomphera sûrement de la crise dont elle souffre.

* **Théâtre Lumen.** — Le reportage cinématographique, qui donne tant de valeur au « Journal animé » que le Théâtre Lumen présente chaque semaine à ses habitués vient, une fois de plus, de battre un nouveau record. Un des opérateurs de la maison Gaumont, présent dimanche à Issy, a pu prendre une vue de la catastrophe qui a coûté la vie au ministre de la Guerre, M. Berteaux.

En voyant ce film, on se rendra compte de la rapidité foudroyante avec laquelle ce malheur s'est produit.

Une omelette sans casser d'œufs. — Une fermière, qui portait ses œufs au marché, est arrêtée en chemin par une mère de famille qui lui prend, pour confectionner une omelette, la moitié de ses œufs, *plus la moitié d'un* ; plus loin, la brave femme est de nouveau arrêtée par une ménagère, à qui elle laisse, pour le même motif, la moitié de ce qui lui restait d'œufs, *plus la moitié d'un*. Enfin, elle est arrêtée une troisième fois dans un corps de garde, où elle laisse encore la moitié de ce qui lui restait et *la moitié d'un*, et arrive ensuite au marché avec trois douzaines d'œufs.

Combien la fermière avait-elle d'œufs en tout et comment a-t-elle pu satisfaire ces différents amateurs d'omelettes sans rompre aucun œuf ?

Quand vous aurez trouvé la solution de ce problème, il vous plaira sans doute de le poser à d'autres personnes.

LA RONDE DE MONSU DE ROPRAZ

(vers 1750)

(Communiqué par M. Benjamin Duhur.)

Le morceau suivant est extrait des *Archives suisses des Traditions populaires*, une publication des plus intéressantes et que devraient posséder tous les véritables amis de notre pays et de ses traditions.

Tout dernier¹ chez mon père, Hé ! Ho ! lanla !
Tout dernier chez mon père, vive l'amour !
Un oranger il y a, vive la, vive laurier !
Un oranger il y a, vive la rose et le damas².

Il est chargé d'oranges, Hé ! Ho ! lanla !
Il est chargé d'oranges, vive l'amour !
Je crois qu'il en rompra, vive la, vive laurier !
Je crois qu'il en rompra, vive la rose et le damas.

Je pris mon etzelette³, Hé ! Ho ! lanla !
Je pris mon etzelette, vive l'amour !
Le panier à mon bras, vive la, vive laurier !
Le panier à mon bras, vive la rose et le damas.

J'ai cueilli les plus mûres, Hé ! Ho ! lanla !
J'ai cueilli les plus mûres, vive l'amour !
Les vertes j'ai laissé⁴ ! vive la, vive laurier !
Les vertes j'ai laissé, vive la rose et le damas.

Et poui lé perto vindre⁴, Hé ! Ho ! lanla !
Et poui lé perto vindre, vive l'amour !
Au martzi de Ropraz, vive la, vive laurier !
Au martzi de Ropraz, vive la rose et le damas.

Le premier que je rencontre, Hé ! Ho ! lanla !
Le premier que je rencontre, vive l'amour !
C'est Monsu de Ropraz, vive la, vive laurier !
C'est Monsu de Ropraz, vive la rose et le damas.

¹ Dernier, vaudoisisme pour derrière. — ² On a dit aussi le lilas. — ³ Echelette, petite échelle. — ⁴ Je les portai vendre au marché de Ropraz (variante).

Que portez-vous la belle, Hé ! Ho ! lanla !
Que portez-vous la belle, vive l'amour !
Le panier à vos bras, vive la, vive laurier !
Le panier à vos bras, vive la rose et le damas.

Je porte des oranges, Hé ! Ho ! lanla !
Je porte des oranges, vive l'amour !
En sortez-vous un plat, vive la, vive laurier !
En sortez-vous un plat, vive la rose et le damas

Portez-les dans ma chambre, Hé ! Ho ! lanla !
Portez-les dans ma chambre, vive l'amour !
On vous les payera, vive la, vive laurier !
On vous les payera, vive la rose et le damas !

Pas plutôt dans sa chambre, Hé ! Ho ! lanla !
Pas plutôt dans sa chambre, vive l'amour !
Sur son lit les³ jeta, vive la, vive laurier !
Sur son lit les jeta, vive la rose et le damas⁴ !

Sé fé de la conchence⁵, Hé ! Ho ! lanla !
Sé fé de la conchence, vive l'amour !
De Monsu de Ropraz, vive la, vive laurier !
De Monsu de Ropraz, vive la rose et le damas !

Medzé ben lé zoranges⁶. Hé ! Ho ! lanla !
Medzé ben lé zoranges, vive l'amour !
Ma né lé päye pas, vive la, vive laurier !
Ma né lé päye pas, vive la rose et le damas !

Tenez, tenez, la belle, Hé ! Ho ! lanla !
Tenez, tenez, la belle, vive l'amour !
Cent écus lui donna, vive la, vive laurier !
Cent écus lui donna, vive la rose et le damas !

Tenez, tenez, la belle, Hé ! Ho ! lanla !
Tenez, tenez, la belle, vive l'amour !
Sarà por vos marià, vive l'amour !
Sarà por vos marià, vive la rose et le damas.

A PROPOS DES EFFEUILLEUSES

On annonce l'ouverture prochaine, à l'École de viticulture de Praz-sur-Vecve, d'un cours pour les effeuilleuses. On sait que jusqu'à présent, chez nous, les « effeuilles » se faisaient en grande partie par des Fribourgeoises et des Savoyardes.

Il est donc à propos de rappeler — l'usage en est heureusement presque entièrement abandonné — ce qu'étaient en France, les « Louées ». C'était justement à cette époque-ci de l'année qu'elles avaient lieu.

On appelle « louées » les réunions dans lesquelles les valets de ferme, les servantes, les domestiques ruraux cherchent à se faire engager.

On a protesté contre ce que ces sortes de marchés, qui assimilent l'homme au bétail, ont d'humiliant pour la dignité humaine, et demandé que les fermiers s'y prennent d'une autre façon pour recruter leur personnel.

Le sentiment de cette protestation est excellent. Mais ira-t-on contre les usages ? Les anciennes coutumes sont difficiles à modifier, dans les campagnes.

Il est certain que la façon dont se passent les « louées » est pour ainsi dire barbare et semble un reste des marchés d'esclaves de l'antiquité, bien que le contrat soit volontaire. Le sobriquet populaire de la « foire aux chrétiens » semble constater ce qu'il y a là de dégradant. Toutefois, il faut reconnaître que les paysans n'apportent pas là l'intention blessante qui nous choquerait. C'est la tradition : ils la suivent.

C'est sur la place du village que se rangent les serviteurs qui veulent se faire engager, attendant, en riant et en causant entre eux qu'on vienne les marchander, mettre à prix leur intelligence et leurs forces, et acheter pour un temps leur liberté.

Dans le Bocage Normand, un observateur fervent des usages qui se sont perpétués en France, M. Lecœur, a vu les femmes et les filles tenir à la main un bouquet de thym ; les hommes sont armés du fouet, les « valets de ménage » tiennent une baguette de coudrier.

¹ Dans ce panier à vos bras (variante). — ² En souhaitez (variante) Vous en plait-il un plat ? (autre variante). — ³ la (variante). — ⁴ Une variante à ici un couplet que nous ne pouvons reproduire. — ⁵ Conscience. — ⁶ Que baisé bin lé felhès (variante).

Les âges, les sexes, les « spécialités » sont mêlées dans ces « louées ».

On rencontre les vétérans du travail des champs attendant patiemment à côté des petits qui n'ont pas encore été employés, le vieux berger enveloppé dans sa limousine rapiécée, le garçon meunier vêtu de gris, la veuve encapuchonnée dans sa pelisse de deuil, qui est contrainte de manger désormais le pain des autres.

Le maître qui cherche des serviteurs passe dans les rangs lentement, s'arrêtant devant ceux qui lui plaisent, qui lui paraissent destinés à remplir l'office qu'il leur réserve.

Il ne se fait pas faute, après les avoir questionnés, de tâter leurs bras, de les palper, de s'assurer, par un examen minutieux, qu'ils sont en bonne santé.

Et c'est cela surtout qui est pénible !

Cet examen rappelle involontairement celui d'un animal dans une foire.

— Montre moi tes mains... Tiens-toi droit... Tousses un peu, pour voir.

Ce sont les injonctions adressées par le maître aux pauvres diables qui s'offrent à lui.

Et il passe, dédaigneux, devant les faibles, les vieux, ceux qui ne peuvent plus rendre de grands services.

Les conditions se débattent alors. Naturellement, le fermier cherche à payer le moins de gages possible. L'accord enfin conclu, le maître donne ce qu'on appelle « le vin » ; ce sont des espèces d'arrhes, un « écu » ou une « pistole ».

Puis, comme preuve que l'entente est faite, il emporte le fouet ou la baguette de coudrier, dont l'abandon entre ses mains équivaut, de la part de l'engagé, à sa signature.

Pendant ce temps la fermière fait son choix parmi les femmes.

Hélas ! elles ne gagnent guère, les pauvres servantes, et l'on comprend pourquoi l'émigration est si grande dans les villes ; quelquefois, pour elles, les gages ne dépassent pas cent francs — pour une année !

Il y a, il est vrai, quelques aubaines, quelques gratifications à l'occasion de la vente du cidre ou des récoltes.

La fermière emporte le bouquet de la fille qu'elle a engagée, comme son mari a emporté la baguette du valet.

En nombre de pays encore, la servante prend, en entrant dans une ferme, le nom de celui à qui elle appartient. Ainsi Marie Martin « louée » à Pierre Dumont, s'appellera désormais Marie Dumont. Il y a à quelque chose de patriarcal dans cette coutume. Elle signifie que la servante fait désormais partie de la famille.

Le soir de la « louée », il y a fête, chacun ayant dès lors quelque argent en poche...

C'est le dernier moment de liberté.

Ce qui est typique, c'est que ces contrats, qui pourraient facilement être brisés, sont en général, rigoureusement tenus, comme s'ils avaient une sanction.

Officiel

Un fonctionnaire public devait adresser à l'autorité de contrôle des boissons et denrées un échantillon de lait qu'il avait été chargé de prélever chez un fermier, tout de suite après que ce dernier eut trait ses vaches.

Il accompagna l'envoi de la mention suivante : « Echantillon prélevé sur le lait de neuf vaches et d'un fermier. »

* * *

Un autre fonctionnaire fit rapport à l'autorité sur l'empoisonnement d'un petit cours d'eau. Il écrivit :

« Les eaux du ... (ici le nom du cours d'eau en question) ont certainement dû être empoisonnées, car j'ai constaté ce matin, sur la berge, une quantité de truites qui avaient l'air d'être mortes. »